

KEVEN GIRARD

Traque obscur

A person is running away from the viewer down a narrow, dark tunnel. The tunnel is illuminated with a strong blue light, creating a sense of mystery and tension. The person is wearing a dark jacket and pants. The tunnel walls are made of brick and concrete, and there are some pipes and a manhole cover visible.

FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

KEVEN GIRARD

Traque obscur

Roman

*Héritage
jeunesse*



Prologue

En tournant le coin de la rue, Manu l'aperçoit au loin. Le géant est à contre-jour, comme une ombre menaçante. Il est trop grand et trop fort pour lui.

D'un coup, le quartier s'assombrit. L'ennemi fait un pas en avant. Manu recule, mais il a le temps de voir le visage du colosse ravagé par l'acné, sa peau grasse et huileuse, la cicatrice sur sa joue, l'écume au bord des lèvres. Les muscles du géant sont tendus, sa mâchoire, crispée. Il respire avec difficulté et grogne comme un fauve.

TRAQUE OBSCURE

Manu déguerpit. Ses souliers résonnent sur l'asphalte. L'obscurité s'épaissit encore, comme si la nuit tombait sans avertir. Les bâtiments sales de la ville défilent au rythme de sa course. Le pouls du garçon s'emballe. La sueur lui dégouline sur le visage, l'aveugle en partie. Il est fatigué, mais il persévère. Il court, droit devant, sans s'arrêter.

Au bout de quelques minutes, il s'accorde une pause. Il est couvert de sueur. D'un œil apeuré, il cherche l'énorme gars derrière lui. La chaleur le submerge. Il se sent pris au piège, comme si une cible marquait son dos. Pourtant, il n'est qu'un garçon fantôme qui ne dérange personne.

D'un coup, les légendes de la polyvalente lui reviennent à l'esprit. Une confrérie d'êtres ignobles répandrait la terreur dans la cité. Elle serait organisée, ses membres, imbattables et absolument terrifiants. Jusqu'à ce soir, Manu n'y croyait pas vraiment. Ces histoires lui paraissaient mensongères, inventées par les élèves du primaire, reprises par ceux du secondaire. Mais voilà qu'il est la proie

d'une véritable chasse à l'homme, ce qui lui confirme la véracité de ces ragots. La bande des sans-pitié existe. Visiblement, ses membres, en cette nuit d'épouvante, lui veulent du mal.

Le garçon examine les environs. Dans la rue, des déchets volent, emportés par la force d'un vent froid. Des canettes d'aluminium produisent des bruits métalliques en bondissant sur la chaussée. Sur les murs de briques des immeubles, les affiches de personnes disparues se décolent lentement à côté de symboles peints en noir ou en rouge. Des lampadaires fatigués clignotent, illuminant à peine de halos fades le bitume craqué. Un cinéma d'épouvante délabré, là-bas, est abandonné depuis des lustres.

Manu est en alerte. Il avance sur l'avenue déserte. Le quartier lui apparaît trop paisible, comme une accalmie avant la tempête. Où est passé le colosse ?

« Ils ne te veulent rien, se répète-t-il à lui-même pour se rassurer. Tu n'es pas assez intéressant pour eux. »

Une voiture de police passe en trombe en faisant mugir sa sirène. Manu sursaute. Son pouls

s'accélère. Ses jambes flageolent et sa vision se voile. Les images sont floues. Incapable de lutter contre la gravité, il chancelle, puis s'appuie à la vitrine poussiéreuse d'un commerce lugubre et décrépi. Il distingue, malgré sa vue brouillée, les décombres d'une ancienne pizzeria. La bannière lui est familière. Il dévorait parfois d'énormes toutes garnies extra bacon avec son meilleur ami Antoine. Ce souvenir le rend nostalgique et cette émotion contraste avec sa peur. Antoine... Il devra lui raconter ce qu'il lui arrive.

Une main se pose sur son épaule. Manu se retourne. Il hurle dans la nuit noire.

Le géant est devant lui. Le garçon retient son souffle. Il est pétrifié de frayeur. Il ne bronche pas lorsque le colosse hume son parfum, renifle sa chevelure auburn, lui frôle l'avant-bras. Au contact glacial du sans-pitié, un courant électrique traverse Manu. Ses muscles s'activent. Il se dépêtre de ses griffes, force la porte du restaurant délabré, puis s'engouffre dans le local. Entrevoiyant un néon de

sortie, il s'y dirige à la hâte sans réfléchir, comme un papillon de nuit attiré par la lumière. Il entre dans une pièce froide et obscure.

L'odeur est forte. Elle rappelle celle d'aliments putréfiés ou de poubelles trop pleines. Un entrepôt ? Il ne pourrait le dire, car le noir est opaque. Déjà, il ne retrouve plus la poignée, mais il entend les pas du géant en pleine traque dans la salle à manger. Ce dernier arrache les tables et les chaises du sol avec violence. Il les lance sur les murs avec des mouvements fougueux, à la recherche de sa proie.

— Un jour ou l'autre, Manu, tu rejoindras nos rangs, aboie le sans-pitié d'une voix grave et rocailleuse.

Jamais Manu ne s'approchera de ces gens-là. Aucune raison de fraterniser ou de se joindre à eux. Comment le pourrait-il sans devenir quelqu'un d'autre ? Il se préfère comme maintenant, dans sa forme actuelle. Un garçon tout à fait ordinaire.

— Tu ne pourras pas nous échapper, tonne encore le géant.

TRAQUE OBSCURE

Dans la pénombre, Manu tâte les meubles, les murs, les objets entreposés. Les textures passent de rugueuses à visqueuses. Il n'ose imaginer ce qu'il touche, mais cela le répugne comme les insectes. Il est pris au piège, et il a envie de vomir.

Le sans-pitié s'approche. Manu tâtonne sans relâche le long des murs. Où est la sortie ? La pièce lui paraît aussi grande qu'une piscine olympique. Il se démène pour remonter à la surface. Il a besoin d'oxygène, d'air pur, pour respirer librement et surtout partir. Loin. Très loin.

Au moment même où le gaillard pénètre dans l'entrepôt, Manu pousse une lourde porte. Elle le mène dans la ruelle. Sauvé, le garçon ne se fait pas prier. Rien devant, rien derrière, il s'enfuit à toute vitesse, zigzague selon un itinéraire improvisé, entame un marathon. Il ne se soucie pas de la destination, pourvu qu'il distance le colosse. Jamais il n'a tant couru. Sa vie est menacée.

Il a quitté le quartier malfamé. Il s'abrite sous le toit d'un abribus et inspecte les alentours. Ce côté-ci

est plus sécuritaire. Les maisons aux formes originales ont une certaine élégance. Le garçon fouille ses vêtements, sort son téléphone. Il texte son ami Antoine. Tout va bien.

Un autobus vide s'arrête devant lui. Manu entre, s'assoit au fond, enfonce ses écouteurs dans ses oreilles et écoute sa musique. Un air de jazz résonne. Dehors, un orage éclate.



1

De sombres disparitions

Manu et Antoine se retrouvent au club d'échecs. Cet endroit est leur repaire, un local où ils passent ensemble le plus clair de leur temps. La peinture sur les murs est jaunie par les années, et l'horloge grand-père au look vintage accumule la poussière. Et même si des odeurs nauséabondes émanent de la cafétéria en dessous, les garçons adorent cette pièce. Il y règne une ambiance calme, apaisante. Les adolescents sont à l'abri des farceurs qui les intimident, rient dans leur dos et les

jugent sans les connaître. Ici, au moins, ils sont libres d'être ce qu'ils veulent. Ils parlent de ce dont ils ont envie, comme les dernières nouvelles politiques ou les stratégies parfaites à adopter lors de leurs parties d'échecs.

À midi, les amis déballetent comme d'habitude leurs lunches à la cafétéria. Ils engouffrent leur repas à la vitesse de l'éclair. Puis ils grimpent quatre à quatre l'escalier du secteur nord et se terrent ensuite au club. Ils se calent confortablement dans les fauteuils défoncés.

— C'est vraiment stupide qu'on puisse pas manger ici. En quoi ça changerait quelque chose? On ramasse de toute façon! se plaint Antoine qui allume sa tablette électronique.

Manu est agacé. Il aimerait s'attabler au meuble de bois mal balancé et mal sablé sur lequel est déposé un échiquier. Il prendrait dès lors sa revanche sur Antoine, qui l'a pulvérisé hier pendant l'heure du dîner. Il se rappelle qu'une écharde provenant de la table s'est enfoncée dans sa paume.

Surtout, le garçon souhaite discuter avec son ami des événements de la veille, lui décrire la peur ressentie alors qu'il était pourchassé par ce géant terrifiant. Sauf qu'Antoine préfère son appareil. Il ne lui prête aucune attention. Son regard est fixé sur l'écran.

— J'ai remarqué un article, ce matin, lui explique son ami. J'ai pas eu le temps de le lire. Je me suis levé quinze minutes avant que l'autobus arrive. Je voulais pas être en retard pour l'école. Mon père serait jamais venu me déposer et il aurait fallu que je marche au moins quinze kilomètres.

— Étonnant..., ironise Manu. C'est vrai que t'es pas le gars le plus matinal que je connaisse.

— Regarde qui parle, riposte Antoine du tac au tac. Tu t'es déjà vanté d'avoir dormi pendant vingt heures d'affilée !

— Calme-toi. C'est arrivé juste une fois.

— J'espère. Tu imagines le genre de gars qui vit jamais ? Qui est debout juste un jour par semaine.

— Ma mère n'accepterait jamais que je dorme autant...

Antoine ne l'écoute plus. Il est concentré sur sa tablette. Il poursuit sa lecture. Cela intrigue Manu, mais il n'insiste pas. Son ami lui racontera. Il lui raconte toujours tout. Auprès de lui, le garçon se cultive, ouvre son esprit. Ensemble, ils ont une curiosité insatiable. Ils échangent des propos sur tous les sujets, apprennent énormément l'un de l'autre.

Pendant qu'Antoine lit, Manu furète sur les réseaux sociaux. Il a des comptes ici et là, mais cela ne l'intéresse guère. Il ne partage jamais de publications, ne clique jamais sur celles d'autrui et ne rédige aucun commentaire. Au fond de lui, il est convaincu d'être la personne la moins intéressante du monde. Le Terrien le plus banal de la planète. Ses journées sont longues et ennuyantes comme un dimanche de pluie. Il ne voit pas comment il pourrait les faire partager à qui que ce soit. Antoine, lui, n'a même pas de compte. Ces plateformes ne l'intéressent pas et il les trouve superficielles. Manu n'est pas tout à fait d'accord avec lui. Il aime quand même l'humour, le divertissement. Certains sujets audacieux

l'interpellent. Les réseaux sociaux donnent aussi la parole à des gens différents. Rien n'est noir ou blanc après tout.

— Incroyable ! s'exclame Antoine en éteignant sa tablette.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Des disparitions. L'article en dresse le portrait. Plusieurs citoyens de notre ville se sont volatilisés au cours des dernières années.

— Comment ça ?

— Les enquêteurs cherchent des réponses. Rien ne lie les victimes entre elles. Aucun profil n'est dominant. Il y a des hommes, des femmes, des vieux, des jeunes. Le dernier est un individu qui attendait son procès.

— Il était accusé de quoi ?

— Incitation à la violence, harcèlement psychologique, voies de fait graves et trois autres chefs d'accusation qui ne sont pas cités dans l'article.

— Tu penses que ce pourrait être une vengeance ?

— Je sais pas. Les autres n'étaient pas en attente d'un procès.

TRAQUE OBSCURE

Manu est perplexe. Il se demande si les disparitions n'ont pas quelque chose à voir avec ce gars qui le traque. Il ouvre la bouche pour en parler plus longuement à Antoine, mais ses yeux se remplissent soudain de frayeur. Le garçon grimpe sur le divan. À côté, une minuscule araignée déploie ses huit pattes sur le tapis près des pieds d'Antoine. L'araignée bouge à peine, mais cela suffit à faire dresser les poils sur les bras de l'arachnophobe. Depuis son enfance, Manu déteste ces bestioles. Son comportement amuse Antoine.

— Sérieux? demande-t-il. Comme disait ma mère, les petites bibittes mangent pas les grosses. Tu vois bien qu'elle ne te fera pas de mal.

— Tue-la, Anto. Tue-la! panique Manu qui peine à respirer.

— Elle t'a rien fait ...

— Écrase-la! Fais quelque chose! N'importe quoi, mais tue-la!

— Elle est inoffensive. Je vais quand même pas la rayer de la Terre juste pour le plaisir.

Antoine tend la main. L'araignée monte sur sa peau, jusqu'au creux de sa paume. Manu détourne le regard, visiblement dégoûté. Selon lui, cette créature horrible ne devrait plus exister. Antoine ouvre la fenêtre, passe son bras dehors, puis dépose l'araignée sur les briques du bâtiment. Elle s'accroche et poursuit son chemin à l'extérieur.

— J'espère qu'elle ne reviendra pas. Tu aurais dû t'en débarrasser dans les toilettes, puis tirer la chasse. Ça m'écoeure qu'elle soit encore vivante.

— Elle a bien le droit de vivre, plaide Antoine. T'es vraiment peureux, Emmanuel Gaudreault. Tu devrais suivre une thérapie.

— Pour qu'on me dépose des araignées partout sur le corps? Non merci!

Antoine lui assène un coup de coude amical dans les côtes. Manu reprend ses esprits. Il rit jaune, un peu décontenancé par une telle démonstration de vulnérabilité. Il n'aurait pas voulu que son copain connaisse ce défaut. Il oublie complètement de discuter de l'étrange individu qui le pourchassait.



2

Une révélation- choc

Antoine rentre à la maison le cœur léger. Il est décidé. Ce soir, il l'annoncera à ses parents. Il se videra le cœur. Il imagine ce moment depuis plusieurs mois. Il s'endort le soir en visualisant la conversation. Depuis le début de la semaine, il s'est décidé une bonne fois pour toutes : la révélation aura lieu en revenant de l'école.

Le garçon ne peut plus attendre. Il cache sa vraie nature depuis trop longtemps. Déjà, dès le début de l'année scolaire, il savait que côtoyer Manu allait

poser problème. Il l'aime profondément. Il devra lui parler franchement et il espère que cela ne brisera pas cette importante amitié.

Après tout, son homosexualité fait partie de son identité. Il ne changera pas et restera la même personne après sa révélation. Il verrait mal ses parents réagir de manière désastreuse.

L'adolescent en a ras-le-bol des moments de malaise. À chaque Noël, des oncles et des tantes lui pincent les joues en lui demandant s'il a une copine. Non, aucune fille ne l'attire à l'école. Ni ailleurs. Il préfère de loin les garçons, et le plus beau d'entre tous est son meilleur ami. De toute façon, Antoine n'a pas à se justifier. Il souhaite mener une vie normale, sans s'imposer un lourd secret inutile.

L'élève débarque de l'autobus. Il grimpe l'escalier extérieur menant à l'étage, puis passe le portique. Il lance nonchalamment son sac à dos sur la chaise près de l'entrée. Sa mère déteste quand il fait ça, mais cette fois-ci, la journée est spéciale. Il ramassera son sac tout à l'heure.

La hâte le gagne. Il hurlerait maintenant, sans attendre, les paroles qu'il a mentalement préparées. Il est libre et ne reviendra pas sur sa décision. Manu lui dirait peut-être qu'il est trop pressé, que son caractère est impulsif, mais il s'en moque. L'heure n'est plus à la réflexion.

— Maman ? Papa ?

Ses parents ne répondent pas. Antoine insiste. Il les appelle de nouveau dans l'appartement et jette un coup d'œil dans les différentes pièces. Il vérifie au salon, à la cuisine, à la salle de bain, puis aboutit dans le bureau de René. Son père est assis devant l'ordinateur. Il a des écouteurs aux oreilles. Il ne remarque pas la présence de son fils.

Antoine s'approche avec discrétion. René visionne en boucle une vidéo de chat. Il se marre en voyant un chaton glisser sur un plancher mouillé. L'animal culbute, miaule, se remet sur pattes, puis trébuche encore. Le père s'esclaffe.

Le garçon est déstabilisé. Jamais il n'a vu son père s'adonner à ce plaisir. Normalement, il est austère et

n'affiche aucune émotion. Il est étrange de le voir ainsi s'émouvoir devant un chat.

Malgré son étonnement, Antoine tape sur son épaule. Le paternel sursaute, éteint le moniteur en vitesse, comme pris en flagrant délit. Il dévisage gravement Antoine.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu arrives beaucoup trop tôt de l'école !

— T'as pas vu l'heure ? Il est seize heures quarante. Je rentre au même moment que d'habitude.

René reprend ses esprits. La panique se dissipe dans ses yeux.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— On peut se parler ? Avec maman, je veux dire. C'est sérieux.

— Ta mère est au dépanneur. Il y avait plus de lait pour le souper. Elle devrait revenir bientôt.

Au même moment, la femme entre dans l'appartement en fredonnant.

Visiblement embarrassé, René se lève. Il n'a pas envie d'une discussion avec Antoine, mais il cède à

ses caprices. Quant au garçon, il reviendra plus tard sur cette vidéo loufoque. Pour le moment, il a une révélation à faire.

— Antoine veut nous parler, Rebecca. On s'installe sur le divan ?

Elle acquiesce en esquissant un sourire. Antoine aussi. Sa mère range au réfrigérateur les provisions achetées au dépanneur, puis rejoint sa famille.

Les parents s'installent dans la causeuse vieillotte recouverte d'un tissu brun. Antoine gigote sur place. Il cherche une position confortable dans le fauteuil de cuir noir de leur salon dépareillé. Ses idées s'enchaînent à une vitesse folle. Sa gorge s'assèche. Tout à coup, l'adolescent a l'impression que son cerveau se liquéfie, qu'il s'écoule par ses orbites, comme s'il pleurait un jus de matière grise.

Le doute l'assaille. Il le chasse. Il se lance d'un coup, sans hésitation.

— Je suis gay. C'est comme ça. Je le sais depuis toujours, mais je n'étais pas encore certain. J'aime

les garçons. Ça arrive. Il y a plein d'autres enfants comme moi.

Rebecca compatit. Elle garde le silence. Elle guette du coin de l'œil la réaction de son mari. De temps à autre, René aime bien lancer quelques blagues louches sur les homosexuels. Antoine a déjà essayé de lui dire qu'elles sont dépassées, mais son père ne comprend rien et ne se retient pas les fois suivantes.

Le garçon n'est donc pas surpris lorsque René se lève d'un air solennel, l'œil en colère, affirmant d'une voix grave à son fils :

— C'est contre-nature. Peut-être qu'aujourd'hui, tu penses que tu es gay, mais je t'assure que tu vas changer d'idée plus tard. Être homosexuel, c'est juste des problèmes. Qu'est-ce que les autres vont penser de toi, hein ?

Le père ne contient plus sa déception. Il quitte le salon, s'enferme dans sa chambre en claquant la porte si fort qu'un cadre photo tombe. La vitre éclate sur le plancher. Le portrait de son mariage

avec Rebecca glisse par terre. René s'étend sur le lit, furieux. Il laissera Rebecca nettoyer.

Pendant cette réaction démesurée, Antoine pleure dans le fauteuil. Sa mère attendra, comme elle l'a toujours fait, que la tempête passe.